

Jean-Luc Courcoult

# Le territoire du théâtre

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Jean-Luc Courcoult est metteur en scène du Royal de Luxe, à qui nous devons des spectacles mythiques, de *La véritable histoire de France* aux *Chasseurs de girafes*, des contes, nègres ou chinois, à la saga des géants. Royal de Luxe crée en mai, à Nantes, sa ville d'adoption, *La visite du sultan des Indes sur son éléphant à voyager dans le temps*, que nous verrons à Calais en septembre 2006.

Bien sûr, les géants, le petit, le grand et les girafes comptent énormément. Mais c'est de l'épreuve que naissent les grandes histoires d'amour. Ainsi ce jour de 1996, quand sous la pluie battante, deux mille personnes sous les parapluies, une heure avant le début de la représentation, occupaient déjà le gradin; et que, malgré le froid et les bourrasques, le spectacle eut lieu; ce jour-là scella sans doute ce lien inaltérable entre la population de Calais et le Royal de Luxe. C'est pourquoi, à la veille de la création du spectacle en hommage à Jules Verne que nous accueillerons en septembre 2006, nous avons tenu à nous entretenir avec Jean-Luc Courcoult. Porteur de lunettes magnifiques à la collection impressionnante, metteur en scène à l'imaginaire hors du commun, il est l'âme du Royal de Luxe. Une compagnie dont on dira un jour la place singulière et essentielle qu'elle occupe dans l'histoire du théâtre.

E N T R E T I E N

**Votre nouveau spectacle, qui va être créé à Nantes dans quelques semaines, se présente comme un hommage à Jules Verne.**

**Que représente Jules Verne dans votre imaginaire ?**

Jules Verne est né à Nantes qui se trouve être la ville dans laquelle est installé le Royal de Luxe. En outre, cela fait cent ans cette année que le romancier est mort et nous vivons dans un pays qui aime beaucoup les commémorations: l'opportunité s'est présentée de créer un spectacle s'inspirant de son univers. Plus sérieusement, il m'a semblé impossible de ne pas être de cet hommage parce que je suis un fou de Jules Verne. Je dévorais les romans de Jules Verne quand j'étais enfant, et plus tard, dans l'adolescence, je ne volais dans les librairies que des livres de Jules Verne. J'étais en permanence plongé dans son univers. Il a exercé une influence profonde sur ma manière de concevoir le théâtre: le fait d'imaginer un spectacle comme une rencontre avec une machine, qui est une constante de toutes mes créations, est un héritage de Jules Verne. Il appartient à la révolution industrielle, à une époque qui est maintenant révolue avec les communications virtuelles. Il n'empêche que Jules Verne était un visionnaire quand il inventait le sous-marin du capitaine Nemo ou la fusée qui permettait de voyager de la Terre à la Lune. En son temps, ses romans étaient plus lus que la Bible. Son œuvre a eu un impact considérable sur l'imaginaire de plusieurs générations et cette influence perdure aujourd'hui. Jules Verne était un rêveur qui s'attachait à faire rêver les gens.

**Comment êtes-vous passé de l'univers de Jules Verne au spectacle que vous proposerez au public ?**

Le spectacle, comme souvent, est né d'un hasard. Je travaille depuis très longtemps avec François Delarozzière à qui j'ai demandé la construction du géant, du petit géant, des girafes... Il se trouve qu'il avait dessiné un éléphant portant sur le dos une maison (dont les fenêtres sont les répliques de celles de la mairie de Calais). Il m'a montré ses dessins en m'offrant de garder celui que je préférerais. Six mois plus tard, je me réveillai et une histoire incroyable m'apparaît: un sultan qui voyage sur un éléphant à travers le temps mais aussi à travers l'espace, autour de la planète. Toute une mécanique se met aussitôt en place pour un spectacle d'une durée de trois ou quatre jours qui prendrait sa place dans la saga des géants. Il y aura un éléphant qui sera monumental et sans doute encore plus impressionnant que les girafes... Je n'en dirai pas plus. Tout part donc d'une image qui s'impose à moi, qui me procure une émotion intense de laquelle tout le reste découle. Le plus étonnant est que j'ai trouvé, une fois l'histoire conçue, un livre de Jules Verne dans lequel il imaginait une histoire se déroulant en Inde avec un éléphant en métal! Ce qu'il raconte ensuite n'a que peu de rapport avec ce que j'ai inventé – et heureusement car cela ne m'intéressait pas d'adapter un roman – mais cela montre à quel point je me sens en phase avec l'imaginaire de Jules Verne.

À partir de cette image, j'invente le spectacle au fur et à mesure du travail. Pour la musique, par exemple, je décris à Michel Augier, qui accompagnait les girafes avec

ses Balayeurs du désert, quelques grands mouvements de grue, quelques moments forts du spectacle et les émotions que je souhaite susciter. Je suis à l'affût des sons de mon époque. La musique est un langage peut-être plus important que celui des mots puisqu'elle atteint directement les émotions, les sentiments. J'y attache donc un grand soin : il ne faut pas qu'elle écrase les sentiments en soulignant de manière grossière l'action qui se déroule. Elle doit au contraire raconter autre chose, ajouter une dimension supplémentaire. Michel Augier me fait des propositions qui modifient à leur tour le spectacle qui se monte ainsi peu à peu. Le processus est le même avec les comédiens, les manipulateurs, les concepteurs des machines...

Dans cette création, retrouvera-t-on ce qui pourrait constituer un alphabet du Royal de Luxe : machines, marionnettes, parade... ?

Je ne suis pas du tout d'accord avec cette idée d'alphabet qui fige le Royal de Luxe en l'enfermant dans des clichés. Les médias cherchent toujours à simplifier la complexité des choses. Quand nous jouions *Waterclash* il y a bien longtemps, la compagnie était présentée comme étant violente et proposant des images agressives. Le travail du Royal de Luxe est en perpétuel changement, en continue recherche. Cette tendance à enfermer la création pour soi-disant mieux la comprendre m'excède. Dans notre monde européen, il faut absolument canaliser les histoires, comme si la liberté dérangeait. Il suffit de prendre un peu de temps pour voyager, pour découvrir les alphabets qui existent dans les autres civilisations pour mesurer l'inanité de cette prétention. Je peux donc tranquillement affirmer que je n'ai pas d'alphabet, que je ne sais pas encore écrire. Travailler avec des machines m'intéresse, créer des histoires populaires dans la rue m'intéresse, monter des petits spectacles m'intéresse... Je ne puis rien expliquer de plus. Le reste est avant tout une question de rencontres qui me donnent de l'énergie. Je suis très heureux d'avoir remonté cette année au Chili le spectacle *Roman photos* que nous avions

créé voilà vingt ans. C'était la première fois que je remontais un spectacle car je considérais jusqu'à présent qu'il ne pourrait s'agir que d'une redite dont je ne percevais pas l'intérêt. Je me trompais. Le scénario était le même mais l'énergie, la convivialité, la tendresse et l'humour des Chiliens lui donnaient une dimension totalement différente. Il avait plus de force qu'avant car de la vie est passée. Un spectacle est d'abord une aventure humaine. Il est donc vivant et par nature irréductible à quelque chose qui serait complètement prévisible.

Pourquoi ne pas appeler le Royal de Luxe, compagnie Jean-Luc Courcoult ?

Je ne m'aime pas assez pour voir mon nom ainsi mis en avant. J'imagine *Compagnie Jean-Luc Courcoult* écrit en lettres d'or... Ce serait ridicule. Pour qui me prendrais-je ? Je ne ressens pas ce besoin narcissique qui ne correspondrait d'ailleurs pas à la réalité. On ne travaille jamais seul. Le Royal de Luxe se nourrit d'une kyrielle de personnalités qui jouent toutes un rôle déterminant dans la création des spectacles. Certains comme François Delarozière ou Gallot travaillent avec moi depuis très longtemps. D'autres gens arrivent, s'en vont... La compagnie évolue avec le temps comme un organisme vivant. Je garantis l'esprit du Royal de Luxe. Je donne la direction, j'impulse, mais chaque spectacle est une aventure collective. Je tiens à être présent à chacune des représentations du Royal de Luxe car je suis le seul à avoir la totalité du spectacle en tête. Jouer en direct à si grande échelle suppose la maîtrise de beaucoup de paramètres, des prises de décisions rapides. Je donne son rythme au spectacle en communiquant mon énergie à tous ceux qui y interviennent. J'arrive largement avant le début de la représentation parce qu'il est essentiel pour moi d'installer un univers, de sentir l'émotion avant de commencer une relation avec les gens. Ils sortent brutalement de leurs quotidiens et de leurs problèmes et il faut les accompagner dans leur entrée dans le spectacle, faire en sorte qu'ils se trouvent sur la même longueur d'onde pour recevoir la première image. Je suis très attentif à la musique qui passe durant l'attente, au gradin, au mouvement de la foule... Il faut marier ces détails pour préparer le public sans qu'il en ait conscience. Une fois que les gens sont apaisés, le spectacle peut commencer. J'aime le contact avec les autres. Cela me semble naturel puisque je fais du théâtre pour les autres, pour leur faire signe. Même si je n'ai évidemment pas leur stature, je suis convaincu que Molière ou Shakespeare étaient proches des gens.

Les spectacles du Royal de Luxe se déroulent dans la rue et sont gratuits. Pourquoi avoir fait ces choix ?

Je suis fier que les spectacles que nous proposons soient financés par l'impôt. Il me semble beau et juste qu'une partie de l'impôt soit consacrée à la culture populaire. En jouant gratuitement dans l'espace public, je touche les gens tels qu'ils sont alors que dans les théâtres traditionnels on ne rencontre que les gens qui ont osé franchir la porte. J'ai envie de m'adresser à tout le monde, adultes comme enfants, que soit le milieu socio-culturel. La saga des géants s'adresse à une ville entière. C'est une histoire mythologique qui est racontée et elle s'adresse donc à tous. J'essaie de raconter pendant quatre jours à toute une ville quelque chose d'assez fort pour qu'on en parle partout, de la boulangerie au bistrot, du bord du trottoir au bureau. Je tente de remuer le cœur des gens et cette ambition ne saurait être limitée par les moyens financiers ou la

culture de ceux auxquels je m'adresse. Je propose donc des tentatives de théâtre populaire dans le sens où je cherche à rassembler les esprits pour raconter quelque chose de poétique. J'ai vu des adultes pleurer quand ils voyaient le grand géant partir. Ils avaient vécu bien d'autres choses, sans doute quelquefois très lourdes, et pourtant ils pleuraient. Je ne pense pas qu'ils pleuraient leur histoire avec le géant mais plutôt la perte de leur imaginaire. Pendant quelques jours, ils ont rêvé comme des adultes et c'est terminé. La plupart des adultes ont du mal à rêver. Quand on est grand, on calcule ; on ne rêve plus.

Est-ce pour entretenir le rêve que vous veillez à dévoiler le moins possible le contenu de vos spectacles ?

Je suis très attaché à créer un effet de surprise. Cela se lit d'ailleurs dans mes mises en scène. Dans un spectacle en plein air, si je veux faire apparaître une image forte à droite, je détourne l'attention du public en polarisant son attention sur la gauche. Je l'hypnotise de telle manière que personne, alors que tout se fait à vue, ne réalise comment une énorme machine ou un personnage a pu surgir à gauche aussi soudainement. Cela fait comme un big-bang : c'est apparu, c'est tout. Je tiens énormément à cet effet qui relève du même registre qu'offrir à quelqu'un un cadeau auquel il ne s'attendait pas et qui le comble. Je garde le théâtre dans mes bras pour l'offrir aux gens juste au moment où cela doit arriver. Je crois que cette envie presque enfantine de faire plaisir aux autres en leur faisant des surprises est déterminante dans mon travail. Je n'aime donc pas que l'on photographie ou filme mes spectacles. Il faut garder le mystère, une magie. Si on montre tout avant, cela ne sert plus à rien de raconter l'histoire. Un spectacle doit rester un secret, un mensonge qu'il faut préserver. Laisser les médias raconter mon histoire me semble aussi violent que dire à un enfant que le Père Noël n'existe pas. Je suis très hostile aux *making-off* qui réduisent toutes les histoires même les plus extraordinaires à un récit banal formaté comme à la télévision, qui abaissent tout au niveau de la platitude de la télé-réalité. Je refuse d'entrer dans la logique de la télévision. C'est un réel enjeu pour moi puisque je touche un très large public qui est aussi celui visé par la télévision. Je suis sur la corde raide et je dois défendre le territoire du théâtre. Je ne suis pas d'accord avec l'idée que toute la réalité puisse tenir dans le cadre d'un écran de télévision et je dois le montrer. Il serait trop facile de profiter d'une histoire théâtrale qui est profondément humaine et de l'enfermer dans les codes réducteurs des médias. Cela signifierait que le théâtre n'existe pas. Or, je suis un homme de théâtre et j'affirme qu'il est différent de l'écran qu'il soit de télévision ou de cinéma pour des raisons aussi simples que radicales : le direct et les trois dimensions. Au théâtre, on voit les postillons, la musique rentre dans le ventre... Le théâtre est le seul art où rien n'est virtuel, où tout est réel.

Les spectacles de la famille des géants sont présentés dans un très petit nombre de villes. Pourquoi Calais fait-elle partie de ces élues ?

Je me sens être du monde entier et donc pas plus de Calais que d'ailleurs mais il se trouve que mon contact avec le monde passe évidemment par des gens particuliers. On fait un spectacle parce que quelque chose se passe au contact des gens. Je vais dans les villes dans lesquelles on m'invite avec amour, dans lesquelles des individus se dépensent mentalement pour les histoires que nous inventons ensemble. François Peduzzi est un de ces individus avec qui je me sens en phase. Il ne parle pas beaucoup mais il pense. Ensuite, une relation particulière se noue avec la ville. Nous avons vécu des moments très difficiles à Calais en raison de conditions météorologiques peu favorables. À chaque fois, le public était au rendez-vous, à chaque fois nous avons pris la décision de jouer malgré le vent ou la pluie, à chaque fois nous avons été comme emportés par quelque chose de plus grand que nous. Au fil du temps, nous avons noué un lien très fort avec quelques villes. C'est un pouvoir incroyable que de raconter une histoire à une ville entière à travers le temps et de la faire rêver alors que les regards changent, que les enfants grandissent. Les enfants qui avaient quatre ans quand ils ont vu le premier géant s'en souviennent quand arrivent les girafes sept ans après. Cela laisse une trace dans une vie d'avoir vu de telles images. Il est évident que la plupart des spectateurs ne les oublieront pas, que l'histoire reste vivante dans leur tête, qu'elle est aussi collectivement vécue par la ville. Alors nous devons revenir au même endroit, pour continuer à faire vivre l'histoire. Peut-être qu'un jour le Royal de Luxe ne sera plus là et qu'on continuera quand même à attendre le retour des géants.

Comment envisagez-vous l'avenir ?

Quand j'étais plus jeune, je ne m'imaginai pas vieillir. J'étais incapable de me projeter dans l'avenir et étais convaincu que je ne dépasserais jamais l'âge de trente-cinq ans. Pourtant, année après année, j'ai réalisé que je pouvais durer un peu malgré mes excès. J'ai aujourd'hui cinquante ans et envisage la possibilité d'en avoir un jour soixante. Quand je me retourne et compare celui que j'étais il y a dix ans par rapport à celui que je suis aujourd'hui, je réalise à quel point j'ai évolué, à quel point j'ai pu proposer des spectacles dont je ne concevais même pas qu'ils puissent exister. Cela me donne envie de vivre, d'accepter sereinement de vieillir. Je vais forcément encore changer et je suis très curieux de savoir où j'en serai – peut-être – dans dix ans.

**J'ai vu des adultes pleurer quand ils voyaient le grand géant partir. Ils avaient vécu bien d'autres choses, sans doute quelquefois très lourdes, et pourtant ils pleuraient. Je ne pense pas qu'ils pleuraient leur histoire avec le géant mais plutôt la perte de leur imaginaire.**

*Jours de fête, Royal de Luxe,  
Petits contes chinois revus et  
corrigés par les nègres.*  
Place d'armes, Calais,  
samedi 19 octobre 2002  
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.



**Les Cahiers du Channel  
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leïla Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXKapharnaüm
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt